

Héros et images dans l'ouvrage du général Franco : « Journal d'une compagnie » (1922).

Pilar MARTÍNEZ-VASSEUR
(Université de Nantes)

Pour une introduction à l'imaginaire politique

L'étude de ce que l'on désigne habituellement du terme ambigu d'histoire des idées politiques n'a cessé de susciter, et ce depuis plusieurs générations, de belles et fortes œuvres. Au-delà de leur diversité, au-delà des systèmes de valeurs, de références et d'interprétations auxquelles ces œuvres se rattachent, celles-ci présentent cependant une étrange constante : une défiance obstinée à l'égard de l'imaginaire. À quelques exceptions près, et ces exceptions sont récentes, elles tendent toutes à restreindre leur exploration au seul domaine de la pensée organisée : rationnellement construite, logiquement conduite. Et les différentes approches faites récemment dans ce domaine, sur le Régime franquiste en Espagne et ailleurs, ne constituent pas une exception à cette règle : tout ce qui échappe aux formulations démonstratives, tout ce qui sort des profondeurs secrètes, des puissances reliées à l'imaginaire demeure en fait relégué dans une zone d'ombre dans laquelle il est encore aujourd'hui inhabituel de pénétrer.

Des centaines d'ouvrages et des biographies ont été écrites sur Franco et son Régime ces vingt dernières années et, parmi ces ouvrages, rares sont ceux qui abordent cet autre versant méconnu, celui qui a trait au légendaire. Il ne s'agit nullement ici de contester ce qui a été fait dans ce domaine, mais plutôt de proposer un élargissement du domaine d'appartenance de l'auteur de la présente analyse. C'est bien la rencontre - au cours de ces années de recherche et d'enseignement - avec tant de témoignages, tant de faits, tant de textes, tant d'images fixes et mobiles qui pourrait expliquer ce nouvel éclairage porté à ma recherche sur Franco et le franquisme.

Les mythes politiques de nos sociétés contemporaines ne se différencient guère sur ce point des grands mythes sacrés des sociétés traditionnelles. Une semblable et essentielle fluidité les caractérise en même temps que l'indécision de leurs contours respectifs. Ils se chevauchent, s'interpénètrent, se perdent parfois l'un dans l'autre. Un réseau à la fois subtil et puissant de liens de complémentarité ne cesse de maintenir entre eux passages, transitions et interférences.

Le double légendaire que secrète quasi obligatoirement l'imaginaire autour de la présence ou de la mémoire du Héros historique témoigne d'un semblable phénomène. Légende dorée ou légende noire, la vénération ou l'exécration s'alimentent aux mêmes faits, se développent à partir de la même trame. Prenons comme exemple un personnage clé de l'Histoire de France : Napoléon. Entre deux versions, entre Napoléon le Grand et l'Ogre de Corse, il n'y a guère qu'une opposition d'éclairage : auréolé de gloire ou cerné de nuées sinistres, c'est en fin de compte le même profil que l'on découvre. L'étrangeté des origines, la rapidité de l'ascension, la volonté dominatrice, la nature des triomphes, l'ampleur des désastres, c'est tout ce qui, dans un cas, contribue à façonner l'image de la grandeur et qui, dans l'autre cas, constitue la marque de l'infamie. Les références

thématiques sont les mêmes, mais leurs tonalités affectives et morales se trouvent soudain inversées.

Ces références thématiques que nous venons d'évoquer pour mettre face à face les deux versions d'un même personnage historique, Napoléon, pourraient s'appliquer au double légendaire suscité par la personne du général Franco, à savoir l'étrangeté des origines, la rapidité de l'ascension, la volonté dominatrice, la nature des triomphes, l'ampleur des désastres... Cela confirmerait pour le moins que le mythe politique, comme le mythe tout court, est polymorphe, ambivalent et pour le moins ambigu.

Franco, l'écrivain

« Les caricaturistes du monde entier l'ont figé dans sa silhouette martiale de 1936 » écrit Philippe Nourry, « petit dictateur olivâtre et replet levant le bras plus haut encore que les "grands" de Rome et de Berlin, l'air comiquement hautain sous le calot à gland du légionnaire, ou le visage illuminé d'un sourire énigmatique lorsqu'il presse entre ses deux mains la dextre que lui tend froidement le Führer. »¹ C'est bien ainsi au demeurant que nous le montrent les films et clichés de l'époque, et c'est bien cette image d'officier d'une armée d'opérette, de cruel dictateur d'une sorte de république bananière qui reste dans le subconscient collectif de la plupart des peuples européens.

Son allure correspond assez à ce que l'imagerie collective a retenu des dictateurs du XIX^e siècle et du tout début du XX^e siècle. Le **Caudillo** de l'Espagne aurait-il été le dictateur d'un autre siècle ? Et pourtant il est mort il y a 25 ans, après avoir survécu à tant d'événements... Dix fois on a cru qu'il allait sombrer dans les soubresauts de l'Histoire et cependant il a enterré tous ses amis et tous ses ennemis : Hitler, Mussolini, Staline, Churchill, Eisenhower, de Gaulle.

Avant le 1^{er} octobre 1936, où il devient chef de l'État, Franco n'était qu'un militaire à la carrière brillante, en apparence uniquement soucieux de gravir le plus rapidement possible les échelons de la hiérarchie. Après, c'est un mythe, un symbole si rigoureusement identifié à une certaine idéologie, à un certain style qu'il devient impossible d'arracher de son masque l'effroyable vernis de l'adulation ou de la haine.

Rien, apparemment, ne semblait prédisposer Franco à ce destin exceptionnel. En un sens, et c'est peut-être une des raisons de ce destin, il était même le contraire de l'Espagne : ennemi du geste inutile, réservé dans ses paroles, exerçant sur lui-même un contrôle glacé. D'une prudence excessive pour le caractère des Espagnols, ce soldat courageux - malgré son aspect et sa morphologie bien peu conformes au type du héros - il allait devenir le maître incontestable de l'Espagne et le *guide* des armées pendant presque 40 ans.

Mais ce dictateur, implacable pour les uns, général victorieux pour les autres, était aussi, et c'est sans doute la face cachée du **Caudillo**, un homme qui aimait, d'après la devise de Cervantes, concilier les armes et les lettres². Sur l'œuvre littéraire de Franco, et

¹ NOURRY Philippe, *Francisco Franco. La conquête du pouvoir*, Paris, Denoël, 1975, p. 9.

² Cette devise continue d'être en usage aujourd'hui au sein de l'armée espagnole, comme en témoignent les nombreux écrits de militaires.

essentiellement sur *Diario de una bandera* (Journal d'une compagnie, 1922) et *Raza* (1942), on pouvait lire dans *La Estafeta literaria* (1950) que : « Si Dieu n'avait pas appelé Franco sur les chemins du salut de la patrie, il serait devenu une des figures illustres de notre littérature comparables à Miguel de Cervantes. »³

Ce goût de la réflexion et de l'écriture lui viendra, paradoxalement, au cours de son séjour au Maroc à la tête de la Légion étrangère. Pendant que ses collègues s'adonnent aux joies de la vie coloniale, « le commandant Franco », nous dira l'écrivain Arturo Barea : « lui, reste seul, dans sa tente ou à la caserne, comme un vieil employé de bureau, qui devrait aller à son travail même les dimanches. »

« Unissant la plume et l'épée, dépendant dans l'écriture et l'étude les petits repos des batailles agitées, c'est autant sur le terrain que dans la presse que nous livrons nos plus viriles batailles » : c'est ainsi que Franco commence son dernier article pour la revue *Africa*⁴, en 1933. À en bien juger, les deux termes l'épée et la plume ne sont pas en opposition. Bien au contraire, ils sont présentés comme compatibles et implicitement complémentaires, conformément au vieil idéal de la chevalerie courtoise dont Franco était un fervent admirateur. Il se présente tel un Sancho Panza affublé d'un costume emblématique « parte de letrado y parte de capitán. »⁵

Si Cervantes, sous le couvert de la vieille controverse des Armes et des Lettres, portait un regard lucide et désabusé sur la société de son temps, Franco, lui, prétend utiliser cette controverse pour porter un regard critique sur la situation de l'armée espagnole dans ces débuts du XX^e siècle. L'écriture ne sera pas uniquement un « passe temps, un moyen de se relaxer de ses multiples préoccupations » comme il aimait le dire à ses proches⁶, mais une autre forme de combat, soit : vaincre sur le terrain d'abord, convaincre ensuite. Le romancier Francisco Umbral, dans un récit très critique à l'égard du général Franco expliquera différemment ce goût de l'écriture : « C'est que le **Caudillo** qui tue ses démons extérieurs le jour, à coups de revolver, a besoin de tuer ses témoins intérieurs la nuit, avec la plume... »⁷.

Mais durant 20 ans, de 1919 à 1939, à côté de Franco, l'écrivain, il y aura surtout un militaire en service actif pour qui la fidélité à la Patrie, l'obéissance et l'accomplissement du devoir constituent l'essentiel des vertus humaines. Franco écrit, mais ce n'est pas du tout un intellectuel, du même type que d'autres généraux de sa génération, Mola, Kindelán, Aranda ou Rojo... Il croit fermement en quelques idées fondamentales sur lesquelles il va s'appuyer et qu'il essaiera de transmettre à travers toute son œuvre.

Sa formation théorique est celle de la plupart des officiers espagnols de l'époque : trois ans d'Académie militaire, des stages à Dresde et à Leipzig, un mois à Saint-Cyr, tout cela complété par une lecture assidue de livres et revues spécialisées comme le diront, sans plus de précision, la plupart de ses biographes.

³ Cité par Enrique SALGADO, *Radiografía de Franco*, Barcelona, Plaza Janés, 1985, p. 37.

⁴ *Africa* fait suite, à partir de 1927, à la revue *Tropas coloniales*.

⁵ « mi lettré-mi capitaine. »

⁶ Déclarations faites à son secrétaire Manuel Lozano Sevilla in BAÓN Rogelio, *La cara humana de un Caudillo*, Madrid, San Martín, 1975, p. 50.

⁷ UMBRAL Francisco, *Leyenda de un Cesar Visionario*, Barcelona, Seix Barral, 1991, p. 69.

José Maria Gárate de Córdoba, colonel du Service historico-militaire, note qu'il préférerait l'histoire, la sociologie et la politique⁸. Arrarás savait qu'il était attiré par les ouvrages sur Napoléon et il ajoute que, pendant la Guerre civile, on avait demandé pour lui, « en zone rouge » précise-t-il, un exemplaire du *Prince* de Machiavel, commenté par Bonaparte⁹. Crozier nous apprend qu'en 1917 Franco suivait avec intérêt les informations françaises à propos de la Grande Guerre et il ajoute que le futur *Caudillo*, alors excellent tacticien, commence à raisonner en termes stratégiques¹⁰.

Son premier article, écrit lorsqu'il avait 27 ans (1920) et, plus encore, ceux qui suivront, témoignent de son intérêt pour la politique ; le docteur Marañón alimentera sa curiosité en lui envoyant au Maroc des ouvrages sur le sujet (toujours selon l'historien militaire Gárate de Córdoba).

En conversation privée avec le prince Juan Carlos, il lui recommande plutôt un certain nombre de lectures, essentiellement à caractère religieux : *L'invitation de Jésus-Christ* de Kempis, *La passion* du père La Palma, *Les Évangiles*, *Le Quichotte* et certains ouvrages historiques « qui lui permettraient de découvrir le génie de l'Espagne », *Los episodios nacionales* de Galdós et *La Rebelión de las masas* d'Ortega y Gasset¹¹. Nous avons là une assez bonne indication relative à certaines de ses préférences¹².

Si dans sa jeunesse il montre, d'après ses biographes, un intérêt avéré pour la lecture, l'écriture, la réflexion, Franco était essentiellement un homme de guerre, plus pragmatique que théorique. Il n'a évidemment pas l'occasion de commander ces immenses armées qui s'affrontent en Europe durant les deux guerres mondiales, en sorte qu'il serait absurde de comparer sa tactique et sa stratégie avec celles qu'illustrent les Foch, Pétain, Keitel, Rommel, Montgomery, Eisenhower ou Patton. Franco, en tant que militaire, sera l'acteur de trois guerres différentes ; les traités de tactique militaire n'en prévoyaient pas la nature... La première est celle du Maroc, dont il a lui-même expliqué le caractère particulier dans *Diario de una bandera* (Journal d'une compagnie) et *Diario de Alhucemas* (Journal d'Alhucemas). La seconde est la révolte des Asturies en 1934 et enfin la Guerre civile de 1936 à 1939 et ses séquelles, les actions de guérilla, qui dureront en réalité plus de 10 ans. À aucun de ces cas ne peuvent s'appliquer les théories du général Von Clausewitz sur la guerre.

Vers 1962, il était décidé à écrire ses Mémoires et il commença à mettre sur papier des notes et une ébauche de plan. Ces réflexions constituent une sorte de bilan de sa vie. Il lui parut que l'Afrique et la Légion l'avaient formé : « Marruecos - Regulares - Asturias - Legión - Afianzamiento de personalidad » écrira-t-il¹³.

L'Afrique en fera, c'est vrai, un chef de guerre, un *Caudillo* : tel est le titre que lui donnent déjà les journaux de l'époque. En quatorze ans seulement (1912-1926), il

⁸ GÁRATE de CÓRDOBA José María, *Revista de Historia Militar*, Madrid, n° 40, 1976, p. 9.

⁹ ARRARÁS Joaquín, *Franco*, Valladolid, Librería Santarén, 1939, 7^a, p. 301.

¹⁰ CROZIER Brian, *Franco, historia y biografía*, Madrid, Editorial Magisterio Español, 1967, p. 85. Il faut ajouter ici que Brian Crozier fut le premier biographe étranger du général Franco dont l'œuvre fut autorisée sans aucune censure de la part du Régime.

¹¹ *Los papeles secretos de Franco*, publiés par la revue « Tiempo », le 17/12/1984, p. 115.

¹² L'écrivain Manuel VÁZQUEZ MONTALBÁN affirme, sans plus de précisions, que Franco avait lu plus qu'on a bien voulu le croire, in *Demonios familiares de Franco*, Barcelona, Dopesa, 1978, p. 57.

¹³ SUÁREZ Luis, *Franco : l'homme, le soldat, le politique*, Paris, Economica, 1989, p. 145.

conquiert tous les grades : le sous-lieutenant est devenu général, l'un des plus jeunes généraux de toute l'Europe. Il avait 33 ans.

Depuis ses premières années au Maroc il va écrire sur des thèmes militaires. Son premier article, en 1920, « El mérito en campaña » (Sur le mérite dans la guerre) traitait le sujet, conflictuel alors, de l'africanisme militaire, des Juntas de Défense et des promotions aux mérites de guerre. Il était destiné à la revue professionnelle *Memorial de Infanteria* (Mémorial de l'Infanterie) mais fut interdit par la censure, et resta inédit pendant deux ans, jusqu'au moment où son auteur décida de l'inclure dans son premier ouvrage intitulé *Marruecos : Diario de una bandera* (Maroc : Journal d'une compagnie) dont il sera question plus loin.

Après 1924 d'autres articles suivront, publiés au sein de la revue *Tropas Coloniales* dont le commandant Franco, avec d'autres officiers, sera le fondateur et son rédacteur en chef jusqu'en 1933. Des officiers africanistes participeront à cette publication, tels Queipo de Llano, Mola, Fanjul, Kindelán, Sanjurjo et Varela. Parmi les civils prestigieux qui y collaborent, on peut citer Ramiro de Maeztu et António Goicoechea qui appartient aux Jeunesses *Mauristas* à l'époque.

Au sein de cette revue, Franco écrira sous forme de lettres ouvertes destinées à ses compagnons d'armes et à la classe politique espagnole. Une série de thèmes se précisent dès les premières années : on assiste tout d'abord à la naissance d'une nouvelle typologie de militaire. Ensuite, et ce pendant les dix années que durera la publication (1923-1933), on y trouvera de constantes mises en garde à l'adresse des différents gouvernements qui pourraient avoir l'idée d'abandonner le Maroc¹⁴.

En dehors de ces articles et chroniques journalistiques, Franco a également écrit sur la technique militaire.

Mais c'est lorsqu'il traite des sujets plus politiques (le partage entre le strictement militaire et le spécifiquement politique reste cependant difficile à faire pour l'ensemble de son œuvre) qu'il essaiera d'occulter son nom derrière les pseudonymes les plus variés.

Aujourd'hui on peut affirmer, en analysant leur style et leur contenu, qu'une grande partie des articles publiés dans le journal *Arriba* et non signés furent produits par Franco dans les années 40. D'autres seront signés sous le pseudonyme de F. Mac Kaulay ou Hispanicus et la série sur la franc-maçonnerie se présentera sous le nom de Hakim Boor¹⁵. En 1952 cette dernière série sera rassemblée sous le pseudonyme J. H. qui deviendra plus tard Jakin Boor¹⁶. Dans les années 50, le vrai nom de l'auteur commence à être connu, ce

¹⁴ Ces mises en garde s'adresseront aussi bien au dictateur Primo de Rivera (partisan d'un pacte avec les Marocains) qu'à l'égard des différents gouvernements qui se succèdent au cours de la II^e République (1931-1936).

¹⁵ BOOR Jakin, *Masonería*, Madrid, Editora Nacional, 1952, 329 p.

¹⁶ Deux mots symboliques. Selon le rite maçonnique, on donne ce nom aux deux colonnes du Temple. Nous estimons, sans pouvoir évidemment apporter des preuves sur leur paternité, que ces articles sont rédigés dans un style plus souple que d'autres écrits et discours contemporains de Franco. Ceci pourrait laisser supposer que l'utilisation du pseudonyme lui accordait une plus grande liberté, comme ce fut le cas pour *Raza*. Il se permettait même de flatter sa vanité en parlant de lui à la troisième personne, soulignant la haine mondiale que vouaient les franc-maçons à « notre *Caudillo* » et le fait que le peuple de l'Espagne demeurerait « avec Franco jusqu'à la mort ».

qui entraînera Franco à accorder à cet auteur imaginaire une « audience » dont il sera question dans la presse le 8 octobre 1952.

En 1942 paraît *Raza* (Race) présenté comme un roman par les éditions Numancia. Le nom de l'auteur (Franco) est occulté derrière le pseudonyme de Jaime de Andrade, nom appartenant à la famille de la mère de Franco. La chronique africaine que le **Caudillo** avait jusqu'alors développée dans ses deux précédents journaux s'élargit maintenant à toute l'Espagne en guerre et à une famille traditionnelle qu'il pense représentative de toutes celles de son époque. L'auteur mettra également en exergue les grands idéaux qui ont déclenché le soulèvement national.

Mais *Raza* est surtout connu aujourd'hui en tant que film, dont le texte du général Franco aura servi de scénario. La réalisation fut confiée à José Luis Sáenz de Heredia, qui va avoir à sa disposition, pour mener à bien cette entreprise, énormément de moyens techniques et économiques. Le film sortira en janvier 1942 à Madrid et à Barcelone¹⁷.

Son dernier texte écrit fut son *Testament* rédigé le 17 octobre 1975, après le dernier Conseil de ministres qu'il présida. Il apparaît comme la synthèse de son œuvre dans laquelle est condensée, de façon très explicite, sa conception du pouvoir.

Parmi les principaux biographes de Franco qui évoquent cette question nous pourrions citer P. Preston (*Franco*, 1994) et R. De la Cierva (*Franco*, 1973). Tous les deux croient à l'authenticité de ces écrits et S. G. Payne (*Franco*, 1992) qui, tout en penchant pour cette hypothèse, fait état de rumeurs autour de l'écrivain Joaquín Arrarás comme auteur de cette compilation d'articles sur la franc-maçonnerie, sans pour autant en apporter les preuves.

¹⁷ Roman GUBERN a été le premier à étudier dans *Raza : un ensueño del General Franco, Historia secreta del franquismo*, Madrid, Ediciones 99, l'importance des éléments autobiographiques et dans cet autre ouvrage : *Raza, le film modèle de Franco*, Toulouse, Les cahiers de la Cinémathèque, n°21, 1976, pp. 83-89.

Il y voit l'expression des complexes du général, de ses « mythes personnels » selon la terminologie de Levi-Strauss, et une illustration éclatante de la thèse d'Alfred Adler sur « la corrélation entre l'intériorité constitutionnelle et le surcompensation psychique. » : Franco, un « officier timide, de petite taille et à la ridicule voix suraiguë » aurait ainsi dépassé et sublimé par l'imagination et la volonté, une frustration historique et personnelle.

Voir aussi Benito PELEGRÍN : « Autobiographie mythique de Franco à travers *Raza*, *Diario de una bandera* et divers discours » in *L'autobiographie en Espagne*. Études hispaniques n° 5, Publications de l'Université de Provence, 1982, pp. 295-321, et enfin Emmanuel LARRAZ, « *Raza* et le mythe de la croisade dans le cinéma franquiste » in *Hispanistica XX*, 3, Université de Dijon, 1985, pp. 133-140.

Franco chroniqueur au Maroc : *Diario de una bandera* (Journal d'une compagnie)

Approche générale

C'est en 1922, lors de son séjour à la Légion, que Franco écrit *Diario de una bandera* (Journal d'une compagnie), chronique des événements qui ont eu lieu au Maroc entre octobre 1920 et le mois de mai 1922.

Alors que les correspondants de guerre, les écrivains et les hommes politiques présentaient la guerre au Maroc comme une action pénible au service d'objectifs inutiles et peu honorables, alors qu'en Espagne (aux Cortes et au Sénat) la campagne demandant l'établissement des responsabilités au sujet d'Annual (défaite de l'armée espagnole en 1921) progressait, Franco, lui, insistait sur l'importance que la guerre d'Afrique avait pour l'armée et il exposait dans son livre ce qui devait être une saga de l'héroïsme et du courage de la Légion.

L'auteur commence par une dédicace adressée au lecteur où il prévient « qu'il n'y trouvera pas une œuvre littéraire, mais le récit concis et vrai de l'histoire d'une compagnie à laquelle l'honneur fut accordé de verser à plusieurs reprises son sang pour l'Espagne. »¹⁸

Dans sa première édition, le titre de l'ouvrage était : *Marruecos* (Le Maroc) avec pour sous-titre : *Diario de una bandera*. C'est lors de la troisième édition, en 1956, pour des raisons commerciales, que le livre est définitivement intitulé *Diario de una bandera*, gommant ainsi, superficiellement, son aspect de chronique militaire.

Le biographe militaire Gárate de Córdoba suggérait en 1976 un nouveau sous-titre à cet ouvrage : *Por los caminos del desastre* (Sur la route du désastre)¹⁹ ce qui correspond, sans doute, à l'approche qu'il fait de l'ouvrage.

Il n'y a pas de critiques de l'époque sur ce journal, mais ses principaux biographes, Arrarás, Aznar, Crozier, Hills, Galinsoga, et plus récemment De la Cierva, Suárez, Fusi et Preston, n'hésitent pas à se pencher avec intérêt sur ce récit de jeunesse du général Franco sans pour autant faire une analyse détaillée de son contenu.

Les avis sont bien évidemment fort différents selon les périodes dans lesquelles ces auteurs écrivent et selon leurs convictions politiques. Crozier signale que le journal « tout en étant la seule œuvre de Franco ayant une certaine envergure, a autant d'importance du point de vue historique que psychologique par ce qu'il révèle sur la personnalité de

¹⁸ Commandant FRANCO, *Diario de una bandera*. L'ouvrage est publié en 1922 par les éditions Fueyo à Madrid, 292 p. Préface de Millán Astray pour les deux premières éditions. En 1939 il sera publié à nouveau à Séville dans la collection Novela del Sabado. *Genios y hombres de España*, 310 p. Enfin il paraîtra en 1956, préfacé par le journaliste Manuel Aznar dans l'édition Afrodisio Aguado, Madrid, 199 p. En 1986 la Fondation Francisco Franco publie, à partir de l'édition de 1956, *Diario de una bandera* et *Diario de Alhucemas* après les corrections apportées en 1970. Ces deux journaux font partie d'un ouvrage intitulé *Papeles de la Guerra de Marruecos*, Madrid, Azor, 1986, 61 p. Nous suivrons dans notre étude la troisième édition, celle de 1956, tout en la comparant avec les deux précédentes. Nous préciserons, à l'occasion, les différences entre les trois éditions.

¹⁹ GÁRATO de CÓRDOBA J.M., *Revista de Historia Militar*, n° 40, 1976, p. 45.

l'auteur »²⁰. Hills, quant à lui, pense que le livre est à mi-chemin entre le journal de guerre d'une unité militaire et les mémoires d'un officier de l'armée. Pour lui, la qualité de l'ouvrage apparaît dès lors que l'on compare son contenu et sa forme avec ceux des écrivains militaires contemporains²¹. Crozier va même jusqu'à le comparer aux Mémoires de Hitler, *Mein Kampf*, pour affirmer que chez Franco, et alors que les deux récits ont été écrits dans une période de défaite et de crise, on trouve les traits d'un professionnel de l'armée très éloigné des préoccupations politiques de Hitler. Aznar complète ceci en ajoutant que : « Franco écrit pour montrer quelles doivent être les forces spirituelles qui sauveront plus tard l'Espagne (...) et comment il entreprend aux avant-postes une reconquête qui ne sera que le prélude à celle qui, partant du Maroc, va occuper le territoire et l'histoire de l'Espagne. »²². Quant à Millán Astray, auteur de la préface des deux premières éditions (1922, 1939), il pense qu'à travers ce livre le lecteur saura enfin « qui sont Franco, les légionnaires et les officiers de la Légion. »²³

Parmi les historiens ayant publié des ouvrages récents sur Franco et le Franquisme, Antonio Elorza affirme, sans davantage de précisions, que les clés du comportement du **Caudillo** lors du coup d'État de 1936 se trouveraient déjà dans son *Journal*²⁴. Juan Pablo Fusi, lui, écrit dans sa biographie sur Franco, qu'en aucune manière on ne pourrait considérer *Diario de una bandera* comme un livre politique, car on n'y trouve aucune des obsessions de l'auteur : le communisme, la franc-maçonnerie et les partis politiques²⁵. Pour Paul Preston, dernier des biographes de Franco, il s'agirait tout simplement d'un mélange de romantisme sentimental et de froide insensibilité devant la brutalité humaine²⁶.

Il nous semble cependant que cet ouvrage est *essentiel* dans la production de l'auteur et ceci à plusieurs titres : tout d'abord par ce qu'il révèle de sa psychologie et qui sera complété par le scénario-roman *Raza* ; ensuite parce qu'il s'agit de l'œuvre d'un professionnel de l'armée, d'un combattant, non pas d'un militaire de garnison, avec des idées très claires et précises sur la formation et la conduite des hommes et enfin, parce que nous pensons, malgré certains avis contraires, qu'il s'agit du premier document écrit d'un militaire politique ou plus précisément d'un officier qui a une vision sur la politique militaire que l'Espagne devrait conduire, et cette vision sur la politique militaire, mais aussi sur la politique tout court, passe ici par le développement d'un imaginaire colonial associé à la naissance des nouveaux héros.

Le Récit

²⁰ CROZIER Brian, *Franco, historia y biografía*, Madrid, Magisterio español, 2 vols, 1969, pp. 96-117.

²¹ HILLS Georges, *Franco el hombre y la nación*, Madrid, Editorial San Martín, 1968, pp. 107-125.

²² AZNAR Manuel, Prologo a la 3^a edición del *Diario de una Bandera*, Madrid, Afrodisio Aguado, 1956, pp. 9-27.

²³ *Diario de una bandera*, p. 10, édition de 1922.

²⁴ ELORZA Antonio, *El País*, 21/11/1985.

²⁵ FUSI Juan Pablo, *Franco*, Madrid, Ed. El País, 1985, p. 22.

²⁶ PRESTON Paul, *Franco, Caudillo de España*, Barcelona, Grijalbo, 1994, p. 47.

C'est dans ce monde de la Légion, plus encore que dans celui des « Regulares », quelques années auparavant (1913-1916) que Franco retrouve l'univers d'images d'Epinal qui sera toujours le sien. Son récit est à mi-chemin entre l'anecdote et la chronique de guerre, il nous révèle un Franco parfois ingénument lyrique, prompt à s'émouvoir de quelque trait édifiant, mais qui ne badine pas avec la discipline et tient pour entendu que la guerre est cruelle par nature.

La Légion sera mise sur pied, et Franco, choisi par Millán Astray, en sa qualité de chef du Premier Régiment, doit se donner pleinement à son organisation. Voici la présentation que l'auteur fait de ce tout nouveau corps de l'armée espagnole :

« En arrivant à Ceuta, [nous sommes en octobre 1920] un canot automobile s'approche à vive allure ; on y distingue la silhouette de notre lieutenant-colonel Millán Astray qui, d'un geste énergique, agite son calot en l'air, sur le quai, nous nous donnons l'accolade. Nous voilà réunis ! Voilà le chef et sur le bateau arrive avec le matériel de l'œuvre »²⁷.

Les hommes - « le matériel » - descendent du bateau. Ils défilent dès qu'ils arrivent. Franco parle de sa joie, de sa fierté surtout à l'idée de ce qu'il va en faire :

« Ils s'éloignent dans un silence profond, la tête haute et le pas ferme, comme pénétrés par ce que signifie être un soldat. Nous assistons au défilé et l'émotion mouille nos yeux. Voilà l'aube de notre sentiment légionnaire »²⁸.

L'auteur marque bien ce moment où le militaire devenu légionnaire s'immerge en une autre mystique. Franco est gagné par la Légion, par l'Afrique, celle qui forme les vrais officiers qui seront, il l'avait souvent prédit, le nerf et l'âme de l'armée péninsulaire. Voilà la meilleure école pratique !

L'expédition pénètre dans la caserne. Millán Astray les harangue. Franco relate :

« ... avec des paroles éloquentes, [il] leur parle de l'engagement qu'ils vont contracter ; la Légion leur ouvre ses portes, elle leur offre l'oubli, les honneurs, la Gloire (...) ils pourront gagner des galons, atteindre des étoiles ; mais en échange de cela les sacrifices seront constants (...) beaucoup mourront, peut-être tous... »²⁹.

C'est cette vocation à la mort qui rachète leur passé, pensent Millán Astray et Franco. Dans sa fascination quasi amoureuse de la mort, la Légion tente de faire revivre un monde qui n'existe plus : celui qui faisait du guerrier la figure exemplaire de l'héroïsme. *Diario de una bandera* est bien aussi un chant à cette solitude tragique de la mort qui pour son auteur donne à l'héroïsme son sens premier.

Le 16 octobre 1920, trois compagnies s'acheminèrent sous le commandement de Franco vers le Rif où l'entraînement commença. Tout au long de ce premier chapitre l'auteur nous parle de la vie dans le camp, de ses côtés amusants, émouvants, déconcertants même,

²⁷ FRANCO Francisco, *Diario de una bandera*, p. 37. Dorénavant toutes les citations seront issues de l'édition de 1956.

²⁸ FRANCO Francisco, *Diario de una bandera*, p. 37.

²⁹ FRANCO, *Diario de una bandera*, p. 38.

mais il s'agit toujours d'une existence sous le signe de ce que doit être l'esprit de la Légion, car comme il aime bien le préciser : « C'est dans ce contexte que vont se dérouler des milliers d'épisodes de la vie de ces hommes qui, sous le Drapeau de la légion, deviendront des *Caballeros* ». Francisco Franco semble se délecter dans la description minutieuse d'une journée dans un camp de la Légion où la vie s'écoule presque aussi heureuse que dans un camp de vacances pour adolescents.

À la tombée de la nuit, les hommes demandaient des permissions pour aller boire, mais il y eut tant de saouleries les premiers temps, rapporte l'auteur, qu'il fallut restreindre sérieusement ces distributions de permissions. Quant aux officiers, leurs tâches administratives, négligées dans la journée, les occupaient longtemps après la fin du jour. « Telle est », écrit Franco du ton satisfait qui le caractérise lorsqu'il parle de lui et de ses hommes, « l'existence vertueuse et active des officiers de la Légion »³⁰. Seulement de temps de temps, le commandant Franco ramène le lecteur à la réalité du Maroc en lui rappelant que c'est là « que les légionnaires de la première compagnie se préparent pour la guerre »³¹.

Sous une forme qui se veut littéraire à force d'archaïsmes, l'auteur se laisse aller à une version idyllique de ce qu'était la vie d'une compagnie de la Légion. Rien de comparable avec ce que l'écrivain Barea nous rapporte sur son expérience au Maroc dans les mêmes années, avec ces mêmes hommes et sous le même commandement.

Après quelques remarques montrant la déception de la compagnie en raison de l'absence de combats, l'auteur du Journal entame une série de plaintes sur la politique militaire du gouvernement. Il est commandant, et nous sommes en 1921. Voici exprimés dans ces quelques lignes les premiers reproches écrits de sa carrière :

« Des échos d'Espagne nous parviennent à Xauén. La nation se désintéresse de la campagne dans le protectorat et assiste avec indifférence à l'action et aux sacrifices de l'armée et de ce généreux corps d'officiers qui, jour après jour, paie son tribut de sang entre les pierres brûlantes. Quelle insensibilité ! »

notera-t-il page soixante et onze de son *Diario*.

Une information, surtout, fit sortir Franco de ses gonds. Ne venait-il pas de lire dans la revue *Memorial de Infanteria*, un article qu'il jugea scandaleux, préconisant une séparation totale entre l'armée métropolitaine et l'armée coloniale ? Ainsi à Madrid, certains militaires avaient le front de ravalier au rang de simples « opérations de police » ne pouvant donner accès qu'à des carrières de second ordre, les sacrifices consentis par l'armée d'Afrique ! Et tout cela, écrivait Franco, par jalousie, afin d'empêcher, une fois de plus, les promotions pour mérite de guerre ! Bouillant de colère, il rédigea précipitamment un article de protestation « Le mérite en campagne » et l'envoya à la revue, qui ne le publia jamais. C'est pourquoi il se décida à l'insérer dans son *Diario* (chapitre V) au risque de produire une coupure importante dans le rythme du récit. Mais le texte, bien que court, un peu plus d'une page, reste important pour comprendre sa conception de ce que devrait être l'armée en ces années de malaise et de divisions.

³⁰ FRANCO, *Diario de una bandera*, p. 53.

³¹ FRANCO, *Diario de una bandera*, p. 54.

Le problème essentiel pour le jeune commandant qui a vécu le problème des Juntas, sans s'en être mêlé vraiment, reste le système de promotions. L'armée en 1921 était toujours divisée entre les partisans des promotions à l'ancienneté et ceux qui défendaient les promotions au mérite. Les « africanistes » étaient de ceux-là et Franco en leur nom écrit :

« Refuser d'accorder la juste récompense à l'armée d'Afrique, ce serait détruire pour toujours le stimulant de l'enthousiasme, étouffer cette vertu cardinale, que nous devons garder comme un précieux bijou, sous le poids d'un avancement routinier dans la vie paresseuse de garnisons »³²

Ces mots, et ceux qui précèdent, ne vont pas sans rappeler la lettre que le centurion Marcus Flavinus, quelques siècles auparavant adressa à son cousin Tertullus à Rome et où il exprimait presque dans les mêmes termes sa déception :

« On nous avait dit, lorsque nous avons quitté le sol natal, que nous partions défendre les droits sacrés que nous confèrent tant de citoyens installés là-bas, tant d'années de présence, tant de bienfaits apportés à des populations qui ont besoin de notre aide et de notre civilisation. Nous avons pu vérifier que tout cela était vrai, et, parce que c'était vrai, nous n'avons pas hésité à verser l'impôt du sang, à sacrifier notre jeunesse, nos espoirs. Nous ne regrettons rien, mais alors qu'ici cet état d'esprit nous anime, on me dit que dans Rome se succèdent cabales et complots, que fleurit la trahison et que beaucoup, hésitants, troublés, prêtent des oreilles complaisantes aux pires tentations de l'abandon et vilipendent notre action (...). S'il devait en être autrement, si nous devions laisser en vain nos os blanchis sur les pistes du désert, alors, que l'on prenne garde à la colère des Légions ! »³³

Désormais le ton du *Diario* s'assombrit, les hommages aux compagnons tombés sont plus fréquents - les combats commencent à devenir plus importants - quelques accents d'amertume continuent de se glisser dans la narration. Mais toujours le détail pittoresque continue d'attirer l'attention de l'auteur, qui pense sans doute que pour le lecteur non militaire il faut faire quelques concessions.

C'est au chapitre VIII de la première partie que se produit un changement de rythme dans la narration. Les choses sérieuses reprennent seulement maintenant, alors que nous arrivons presque à la moitié du *Diario*. Nous sommes en 1921 et Franco va donner sa version du désastre d'Annual. Il est deux heures du matin, au milieu d'un silence général, la voix de stentor de Millán Astray lance l'ordre de réveiller le commandant Franco :

« Ce n'est pas nécessaire » précise-t-il, « je sortais à l'instant de la tente (...). Un bataillon doit partir au plus vite pour Fondak » annonce Millán Astray. « Comme nous ignorons pourquoi et où il devra se rendre, il faut tirer au sort. Il peut aussi bien s'agir d'une opération que d'un service de garnison dans un poste à l'arrière. »³⁴

Le sort désigne la première « Bandera », celle du commandant Franco. Impossible de percer le mystère de cet ordre inattendu, qui semblait avoir quelque rapport inquiétant avec les rumeurs de mauvaises nouvelles sur Melilla. Il fallait deux jours de marche avant d'atteindre les murs de Fondak, à peine furent-ils arrivés, à onze heures du soir, que le téléphone de campagne sonna demandant que les légionnaires se rendent à Tétouan avant

³² FRANCO, *Diario de una bandera*, p. 71.

³³ LARTEGUY Jean, *Les Centurions*, Paris, Presses Pocket, 1961, p. 9.

³⁴ FRANCO, *Diario de una bandera*, p. 85.

l'aube : « Impossible » répondra Franco, « les hommes sont épuisés (...) mais nous pourrons peut-être nous y rendre pour dix heures ». À neuf heures quarante cinq, ils entraient à Tétouan.

« Un homme en nous voyant nous dit », rapporte le narrateur : « Il y a eu un désastre à Melilla, et le général Silvestre s'est suicidé. Notre révolte est grande en entendant ces mots, nous l'obligeons à se taire (...) et en s'éloignant il ajoute qu'il ne fait que répéter ce qu'on lui a dit la nuit d'avant au Casino militaire de Ceuta. »³⁵

L'homme disait vrai, et il avait apporté la nouvelle d'un des plus grands désastres de l'histoire militaire espagnole : « Annual ». Par une faute du commandement plus de 12 000 soldats espagnols s'étaient faits massacrer par les Rifains. Près de 4 000 autres étaient leurs prisonniers. Melilla elle-même semblait perdue. En Espagne, l'émotion sera si intense que l'on parlera bientôt d'inculper le roi. Pour tous, le glas du Maroc espagnol avait sonné.

Le grand vainqueur d'Annual était un homme-jeune, intelligent et ambitieux, formé à l'école espagnole. C'était le célèbre Abd-el-Krim. Il était bien décidé à tout en mettre en œuvre pour empêcher les Espagnols d'occuper l'intérieur du Rif³⁶. En 1921 commence le harcèlement de l'armée espagnole par les hommes d'Abd-el-Krim. Franco et sa compagnie avaient reçu l'ordre de rejoindre Ceuta où un vieux cargo, le « Ciudad de Cadiz », les embarqua aussitôt à destination de Melilla. Cette expédition, placée sous les ordres du général Sanjurjo, était celle de la dernière chance. Les renforts de Ceuta arrivèrent le 21 et trouvèrent la ville en pleine folie collective. La population espagnole furieuse contre les militaires avait mis le feu au siège du commandement général. Il fallait à tout prix rétablir la confiance pour pouvoir faire front à l'assaut des Rifains. Ce fut l'affaire de Millán Astray qui fit défiler ses légionnaires, musique en tête, dans les rues du « Presidio » et gratifia la foule désemparée de quelques unes de ces héroïques tirades dont il avait le secret.

Voici le récit du commandant Franco :

« Du commandement général de Melilla il ne reste rien, l'armée en déroute, la place ouverte, la ville en folie (...) il faut élever le moral du peuple (...) et, pour cela, toutes les fantaisies ne semblent pas suffisantes...

Au milieu d'un grand silence débarquent les légionnaires, les poilus de Beni Aros (...). Les balcons se remplissent, (...) et les femmes pleurent en embrassant les légionnaires. Lorsque les compagnies passent on entend mille commentaires : «Voilà Millán Astray, regardez comme il est jeune ! Ce sont de vrais soldats ! Qu'ils sont noirs et poilus ! Regardez les officiers avec leurs costumes décolorés. Ceux-là, enfin, vont nous venger ! ». »³⁷

La population accueillit les légionnaires avec des transports de joie et de soulagement. Franco ne manque pas l'occasion d'affirmer qu'eux, les légionnaires, ce sont de « vrais soldats », héros d'une nouvelle époque, face au reste de l'armée et surtout, en cette occasion face aux « Regulares », qui arrivèrent à Melilla quelques heures plus tard et

³⁵ FRANCO, *Diario de una bandera*, p. 86.

³⁶ Sur cet important chef arabe, Abd-el-Krim, vient de paraître *Une épopée d'or et de sang*, de Zakya Daoud, Les colonnes d'Hercule, Paris, Segquier, 1999, 457 p.

³⁷ FRANCO, *Diario de una bandera*, pp. 92-93.

furent reçus avec froideur ; on les tint pour responsables de la trahison commise contre Silvestre et ses troupes³⁸.

Deux jours après son arrivée, Franco dut assister, de loin, impuissant, à l'agonie de Nador. Il n'était pas question de lui porter secours ; il fallait à tout prix défendre Melilla. « Dans la guerre » écrivit-il ce jour-là « il faut savoir taire son cœur ». En quelques journées on eut l'impression que le fruit de douze années de lente pénétration au Maroc fut perdu. Un nouveau désastre, après celui de 1909, était infligé à l'Espagne et il soulevait une émotion qui n'allait pas sans rappeler 1898. L'opposition à la guerre du Maroc grandit. Le gouvernement fut renversé et Antonio Maura rappelé. Son premier souci fut de mettre un frein au pourrissement de la situation au Maroc et de reconquérir les territoires perdus. Il fit envoyer au Maroc tous les soldats disponibles et les mois qui suivirent, 140 000 hommes franchirent le détroit. Le général Bérenguer fut pourtant atterré par la pauvreté des troupes et du matériel qu'on lui envoyait. Malgré cela, le commandant en chef, le général Sanjurjo, tira le meilleur parti possible d'une si mauvaise situation, réussit à équiper à peu près convenablement 36 000 hommes et le 17 septembre 1921, donna l'ordre de contre-attaquer.

Le premier Bataillon commandé par Franco, eut une part importante dans la campagne, car dès le début, Millán Astray fut grièvement blessé à la poitrine alors qu'il indiquait un objectif à son second. Franco fut alors nommé - il avait 28 ans - commandant provisoire de la Légion. Son *Diario*, désormais, dans sa deuxième partie, est un assemblage à parts égales des découvertes atroces sur la route menant à Annual et d'hommages rendus aux camarades morts ça et là.

Après ces scènes de désolation dans le camp de la Légion, Franco expose comment, l'une après l'autre, les anciennes places fortes furent reprises : Nador et Tahuima, Sebt et Ulad, Dau, Atlaten, Gurugú, Monte Arruit, Ouisan et Ras Medina, et bien d'autres encore, autant de chapitres de la seconde moitié de *Diario de una Bandera*. Les principaux coupables du massacre de Monte-Arruit étaient apparemment les Beni-bou-Ifrou. Ouissan, leur principale place forte, fut enlevée de nuit par la Première Compagnie après une audacieuse escalade et les jours suivants furent consacrés à la destruction systématique des douars de la région.

Le 2 décembre 1921, Franco note laconiquement sur son carnet que « la tribu des Beni-bou-Ifrou qui s'était distinguée par sa sauvagerie [avait] été anéantie »³⁹.

« Alors qu'une section tirait sur un groupe d'ennemis » rapporte l'auteur du *Diario de una bandera* sous le ton de l'anecdote, « un capitaine, jumelles aux yeux, ordonne brusquement de cesser le feu. Arrêtez-vous, ce sont des femmes ! (...) Nous entendons alors un vieux légionnaire murmurer : "Peut-être bien ! (...) mais ce sont aussi des fabriques de petits Maures ! (...)". Nous nous mîmes tous à rire et le souvenir nous revint vite de la cruauté avec laquelle ces mêmes femmes avaient achevé nos blessés en récompense des bienfaits que la civilisation leur avait apportés »⁴⁰.

³⁸ Lorsque, le 21 juillet, Silvestre choisit d'ordonner la retraite générale, les hommes démoralisés se mirent en marche en désordre et tombèrent sous le feu des Marocains. Brusquement, les « Indígenas » (les Regulares) de l'armée espagnole se retournèrent contre les soldats et leur tir s'ajouta à celui des « guerrilleros » d'Abd-el-Krim.

³⁹ FRANCO, *Diario de una bandera*, p. 163.

⁴⁰ FRANCO, *Diario de una bandera*, pp. 228 à 230 de l'édition de 1922.

Ces remarques qui montraient la brutalité de cette guerre coloniale seront étouffées dans les éditions postérieures. Il ne restera plus que le commentaire final : « Dans le désastre, beaucoup de femmes furent extrêmement cruelles, elles achevaient les blessés, les dépouillant de leurs vêtements, en récompense des bienfaits de la civilisation »⁴¹. C'est lorsque Franco fait état de la violence extrême de différentes tribus marocaines, qu'il tient à rappeler, par contraste, le rôle civilisateur de l'Espagne dans ces terres.

Le militaire au Maroc, comme en Amérique ou aux Philippines quelques siècles auparavant, se présente comme défenseur d'une civilisation, celle de l'Occident, mais surtout celle de l'Occident chrétien. Au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle, démocrates et progressistes espagnols, ainsi que plus tard les « régénérationnistes », essaieront de donner un sens quelque peu différent aux notions de Progrès et de Civilisation. Finalement, la tâche qu'ils assignent à l'Espagne en Afrique se veut surtout généreuse et désintéressée : il s'agit d'arracher les sauvages à « l'esclavage du fatalisme », - le mot est de Castelar - le libérer de « l'anarchie » en instaurant l'ordre démocratique et constitutionnel. Même la gauche se contente pour son pays d'un rôle de propagateur de la nouvelle bonne parole et n'attend rien en contrepartie. L'image vient spontanément : nous sommes les « missionnaires de la Civilisation »⁴².

L'écrivain Ramon J. Sender, dans des articles découverts récemment et qui avaient été publiés dans *El Telegrama del Rif*⁴³ pendant les derniers mois de 1923 et les premiers de 1924 lors de son service militaire au Maroc, participait à son tour d'un certain élan de patriotisme en réponse à la sanglante offensive du Rif. Dans ces articles le jeune soldat apparaît emporté par l'esprit de « reconquête » et montre un ton peu critique à l'égard de l'événement. Ce même ton qu'il avait utilisé dans son premier roman sur le thème du Maroc, *Una hoguera en la noche* (Un foyer dans la nuit). Dans cet ouvrage Sender ira jusqu'à se demander : « N'étaient-ils pas là pour civiliser ? ». La réponse, sous la plume de cet auteur ne sera que plus étonnante encore : « L'armée au Maroc n'a pas seulement une mission guerrière », affirmait l'écrivain à l'époque, « mais de protection et de pénétration culturelle »⁴⁴.

Franco, aussi bien dans le *Diario de una bandera* que dans celui d'*Alhucemas*, ou dans ses articles pour la revue *Tropas coloniales*, s'inscrit dans ce courant d'idées qui reste, bien évidemment, marqué du sceau des expériences passées.

D'autres scènes de violence commises par les Marocains parsèment cette deuxième partie du récit, lorsqu'il s'agit de retracer les opérations effectuées dans cette fin de l'année 1921. Puis vint une période de calme, dont Franco profita pour entraîner les nouvelles recrues et reprendre à nouveau ses travaux d'aménagement.

⁴¹ Pour l'édition de 1956, p. 159.

⁴² Cité par M. C. LECUYER et C. SERRANO, *La guerre d'Afrique et ses répercussions en Espagne 1859-1904*, Paris, PUF, 1976, p. 102.

⁴³ *El Telegrama del Rif* - Journal local de Melilla - C'était le journal qui défendait les intérêts de l'Espagne au Maroc. Fondé en 1902 il devient *El Telegrama de Melilla* en 1956. Il disparaîtra en 1984.

⁴⁴ SENDER Ramón J., *Una hoguera en la noche* in Ramón J. Sender, *Literatura y periodismo en los años 20*, Antología, Zaragoza, Ediciones de l'Astral, 1992, p. 121.

Dans cette relation quasi quotidienne des événements qui eurent lieu au Maroc entre octobre 1920 et le mois de mai 1922, l'auteur profita du dernier chapitre pour, sous le titre « Consideraciones generales », mettre en avant, ponctuer, confirmer certains aspects concernant la politique militaire de l'Espagne, la guerre au Maroc, la formation militaire des officiers. Enfin, dans les deux dernières pages de son *Journal* il aborde ce qui devrait être pour lui la règle d'or de cette guerre coloniale : « el chaqueteo » (le volte-face) et « el saber manera » (le savoir faire). Plus d'une fois le jeune commandant cite la réflexion compatissante faite par des Marocains dans leur mauvais espagnol à propos d'un jeune officier : « Teniente fulano no saber manera » (ce qui signifie à peu près : « le lieutenant Untel ne sais pas s'y prendre »). Dans le contexte de l'œuvre ces propos mettent en avant, par contraste, ces officiers, dont Franco fait partie, qui, oubliant les règlements et ce qu'ils ont appris dans les Académies, utilisent comme principale arme de combat la ruse, l'adaptation au terrain, la connaissance de l'ennemi...

Ce « saber manera », art dans lequel le commandant Franco excellait, d'après de nombreux témoins de cette époque, il continuera de le cultiver dans des circonstances bien différentes et éloignées de celles du Maroc. Il deviendra expert dans l'art de la ruse, de l'attente, de l'observation prudente et rapprochée de l'adversaire.

José M^a Pemán qui eut l'occasion de le côtoyer de très près pendant la Guerre civile, ainsi que dans les premières années du Régime, abonde dans cette approche, qu'il développe de façon précise et imagée :

« Le surnom d'Africain convient très bien à Franco, en raison de son style dans la guerre comme dans la paix (...). L'Afrique est la dernière année des carrières militaires » écrit Pemán, « elle apprend et transmet la sagesse du *blocao*⁴⁵ : *supporter, avoir de la patience, sortir peu de fois à découvert (...). Après [vient] la froideur nécessaire pour hiérarchiser les choses d'après un critère d'utilité plastique (...). La guerre finie, la tâche de reconstruction physique et morale de l'Espagne se déroulait selon une technique assez semblable [à celle-là] (...). On procédait maintenant », ajoute Pemán comparant cette période avec celle de Primo de Rivera, « avec plus de précaution et de parcimonie. C'était à nouveau le côté africain (lo africano). On paie le Maure ami, et on rachète l'ennemi »⁴⁶.*

On pourrait conclure de toutes ces remarques qu'une partie des convictions politiques que Franco mettra en pratique par la suite, c'est au Maroc qu'elles s'étaient révélées. Et c'est à partir des écrits produits autour, essentiellement, de ce centre d'intérêt, que ses principales idées vont se développer, se peaufiner et se transmettre aux cadres et officiers de l'armée, lecteurs sans doute de ses textes.

Comme il le dira au journaliste Manuel Aznar qui l'interrogeait le 1^{er} janvier 1939 sur ses convictions politiques : « Sans l'Afrique, je pourrais à peine me comprendre moi-même »⁴⁷. Cette Afrique, qui pour le romancier Francisco Umbral « lui avait bronzé l'âme à jamais, avec ses soleils légionnaires et sa saveur de solitude et de mort »⁴⁸.

⁴⁵ « Blocao » : petit fort en bois que l'on démonte facilement et qui peut se transporter aisément pour le reconstruire à l'endroit qui convient le mieux, in *Diccionario de la Real Academia de la Lengua*, 19^e édition, Madrid, 1970, p. 186.

⁴⁶ PEMÁN Jose María, *Mis almuerzos con gente importante*, Barcelona, Dopesa, 1972, p. 253.

⁴⁷ Cité entre autres par J. P. FUSI, *Franco*, p. 39.

⁴⁸ UMBRAL Francisco, *Leyenda del Cesar Visionario*, Barcelona, Seix Barral, 1991, p. 167.

Car ce fut bien au Maroc que Franco apprit à faire la guerre, à l'enseigner et même à en tirer les premières leçons pour l'après-guerre. Il y contribua à la création d'un corps d'élite - nouveaux héros pour une nouvelle époque - et avec eux il obtint des victoires au sein d'une armée, qui, jusque là, ne connaissait que trop souvent la défaite. Il y décrocha des promotions et fit une carrière fulgurante dans un corps d'officiers aux échelons saturés... Et cela ne l'empêcha pas de réfléchir sur la manière dont la Légion devrait être conduite, le Protectorat dirigé et le pays gouverné...